

B.C.M.F, UN REVE

Le rêve, au sens figuré, est un vif désir, une vive espérance, m'indique mon dictionnaire et comme exemple : rêves de fortune.

Pour moi, il était beaucoup plus simple, mais pas pour autant facilement réalisable, je rêvais "d'accrocher" les cinq brevets cyclos montagnards français.

Courant de l'année 1983, mon camarade Patrick m'en avait parlé, puisque lui-même en avait déjà réalisé et bien que je me rendis compte que ce n'était pas facile, je m'étais mis à penser à ces épreuves.

Je n'avais pratiquement pas d'expérience de la montagne mais dans quelques randonnées pentues, je m'étais rendu compte d'être un honnête grimpeur, petits développements aidant.

Aussi, au fil des mois de l'année 84, le rêve se fit de plus en plus présent, un encouragement de mes camarades, ma bonne condition physique me firent tenter ma première épreuve.

Celle-ci se déroula le 24 juin 84 dans le Jura à LONS LE SAUNIER. Patrick et Lucien m'y accompagnaient et pour une première, l'arrosage fut copieux : il plut pratiquement toute la matinée et la matinée d'un cyclo qui fait un B.C.M.F., ça commence de bonne heure. Enfin arrivé au bout des 238 km, j'étais heureux comme vous pouvez le penser, Cela avait été un peu plus difficile surtout à cause de la pluie et du froid.

Je me souviendrais longtemps encore du café-restaurant au sommet du col de la Faucille. Quelle ambiance, quel bruit ! On y retrouvait une atmosphère moite, lourde et pourtant réconfortante par rapport au dehors. L'odeur du café se mêlait à celle du viandox ou du chocolat, la mousse des demis de bière, oui il y en avait qui buvait de la bière, se répandait sur les tables, mouillant des tas de différente nourriture. Nous étions loin du pique-nique sympa.

L'année 85 se présentait dans de bonnes conditions également. Le calendrier des B.C.M.F. me fit retenir celui du Massif Central, le Velay-Vivarais, puis si tout y allait bien, un second, celui des Pyrénées, les Gorges Audoises.

Pour Velay-Vivarais qui se déroula le 14 Juillet, j'étais au PUY en compagnie de Patrick et Philippe, plus confiant que l'année dernière, dame, je n'étais plus un "bleu", Cependant, il y avait un os, et quel os : la croix de Bauzon ! On avait parlé longtemps de ce col les semaines précédentes car Patrick, l'année d'avant, y avait laissé quelques plumes. Il fallait être ABSOLUMENT à midi au sommet, sinon ? Sinon, la chaleur, la soif, le coup de bambou avaient raison de vous. Au sommet j'y étais, mais vers 13 heures : ce n'était pas si mal, car honnêtement, il faut admettre que cette ascension d'environ 14 kms, sous un soleil ardent, ce n'est pas de la tarte !

Une fois avalé ce col, Lucien m'avait prévenu, que si je voulais me tremper les pieds dans le lac d'Issarlès, il faudrait auparavant encore mouiller le maillot. Je n'oserais pas dire avoir été déçu que la montée précédent le lac fut moins dure que prévu, mais effectivement, il y a un bon kilomètre difficile, c'est tout ! Mais après 180 km et avoir grimpé pas mal de cols, un kilomètre, qu'est-ce que c'est ? J'étais quand même satisfait d'atteindre LE PUY sans dommage.

Il y eut un intermède d'un mois, puisque le 18 août, nous nous préparions avec Lucien, Michel et Patrick à partir de LIMOUX, pour effectuer la Randonnée des Gorges Audoises. Quelques jours avant, avec Patrick, nous avons parcouru les routes de l'Ariège, histoire de nous mettre en condition ; et en condition, il fallait l'être ! Maintenant que cela est fait, nous avons eus une bonne idée.

Les formalités de départ effectuées (éclairage contrôlé et premier coup de tampon) en route à 2h 15 et comme précédemment dans les B.C.M.F., on constate dès le départ une allure rapide. Est-ce une certaine anxiété contenue avant le lâcher tout qui se libère ? Bref, cette allure va en général jusqu'à la première difficulté, où là, ça explose !!!

Celle-ci se présenta par la montée du col de Garavel qui se fit entièrement de nuit ; les feux rouges seuls devant vous, vous montraient la pente à parcourir. Au sommet, j'étais un peu perplexe : seulement 60 km avaient été faits et j'avais trouvé ce col pas facile du tout. On allait voir la suite !

La suite, ce fut CARCAGNIERE, aïe, aïe, aïe, arc-bouté sur le vélo, j'te pousse sur une pédale, j'te tire sur l'autre. Si vous passez un jour par-là, sachez que passé le cimetière, si vous n'y êtes rentré parce que mort de fatigue, donc passé le cimetière, vous êtes tiré d'affaire ou presque. Remis de cette dure escalade par une petite pose, le col de Pailhères se présenta devant moi. Très respectueusement, j'en entrepris la montée, petit braquet de suite et alimentation régulière. Ce fut encore difficile mais en compensation un magnifique paysage me récompensa de mes efforts, Des efforts et des récompenses, j'en eus toute la journée : le col du Pradel, des 7 Frères, la petite route forestière, un vrai four tellement il y faisait chaud,

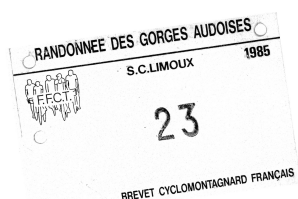


le col du Portel, après QUILLAN, dans lequel le goudron fondait et nous retenait à la route, de plus une circulation intense faisait qu'avec les gaz d'échappement, j'ai cru vraiment y étouffer.

Un petit souvenir encore, dans la montée du col de Feste, à la hauteur de Michel qui avait un petit poste radio et entendant le résultat du tiercé, mais ne l'ayant pas complètement compris, je lui demandais de me le confirmer les chiffres. Il m'envoya proprement balader, me disant que le tiercé, il s'en foutait, que nous n'étions pas là pour ça ! Il était fatigué Michel, comme moi et son moral était un peu défaillant. Rassurez-vous, avec lui, cela ne dure jamais longtemps.

Au fait, le tiercé, je l'avais gagnant, mais ce jour-là, je n'avais pu le jouer.

J'avais cependant gagné ce troisième B.C.M.F. qui fut le plus dur de tous, l'avenir me le confirmerait.



Et nous voilà en 1986, avec l'espoir de peut-être terminer ce brevet cette année, bien que seul au programme, il était inscrit celui des Aravis, le dernier de la liste, les Vosges à ST DIE, ce n'était pas sûr. Dès le début de cette saison, ayant pu effectuer un nombre de kilomètres nécessaire à un bon coup de pédale, je décidais de participer au B.C.M.F. de ST DIE, le 6 juillet. Pour la première fois j'allais partir seul, mes équipiers habituels ayant déjà réalisé la randonnée de ce massif. Cela ne me plaisait guère, c'était pour moi un handicap, je n'aime pas être seul, je m'ennuie. En plus en cas d'incident ou de défaillance, le réconfort d'un ami est salutaire.

Les semaines précédentes avaient été très chaudes, un temps qui me convient assez bien en général. Hélas, le samedi soir, il éclata un violent orage sur ST DIE, qui durait encore lorsque je pris le départ à 4h 15. La pluie tombait avec une telle violence qu'à peine avais-je fait un ou deux kilomètres, j'étais à l'abri sous un porche. Pourtant, je ne pouvais déjà renoncer. Aussi, lorsque j'aperçus un petit groupe de cyclos plus fous ou plus courageux que les autres, je me jetais littéralement "à l'eau" en les suivant.

Le déroulement de cette journée n'allait pas m'être très favorable au début. 40 km de parcourus, je coince ma chaîne entre le petit plateau du pédalier et la boîte de pédalier. Avec le secours d'un automobiliste de l'organisation que j'arrête, l'usage d'un gros tournevis et beaucoup de patience, je peux reprendre la route. Ouf ! Ce n'était pas fini. A LUZAY, après le contrôle, toujours sous la pluie, je repris mon chemin. Mais, par suite d'un violent coup de vent, ma cape se souleva et se rabattit sur ma tête : je n'y voyais plus rien. Résultat : je me retrouvais les "4 fers en l'air" dans le fossé plein d'eau. Après un contrôle de l'état de ma personne et du vélo, tout semblait aller, aussi je continuais. Mais restant encore 180 km à faire, je me demandais comment cela allait finir, Vers midi, au sommet du Hohneck, je m'engouffrais dans le chalet-restaurant. J'y resterais plus d'une heure essayant comme beaucoup de me réconforter par un repas chaud. Pourtant il fallait repartir. J'avais sur le dos toutes les affaires emmenées, ce qui n'empêchait pas que je tremblais comme une feuille, de froid. Le brouillard environnait tout, on ne voyait rien, la pluie tombait toujours. Les abandons se faisaient de plus en plus nombreux, les camionnettes de l'organisation chargeaient cyclos et vélos. Ça me tentait mais analysant le coup du déplacement, la moitié du parcours effectué, je continuais.

Miracle, sur la route des crêtes, les nuages disparaissent, le soleil était là. Un plaisir indéfinissable m'envahissait, la température remontait et mon moral aussi. Le paysage devint plus agréable, je pouvais enfin le contempler. Il restait à franchir le col de la Charbonnière, dont la réputation est de ne pas se laisser gravir sans quelques efforts soutenus, surtout après le kilométrage déjà fait et de plus avec le mauvais temps. Mais celui-là, je m'étais juré de le passer, même à quatre pattes, car de l'autre côté, c'était la gagne.

De l'autre côté, j'y retrouvais la pluie, toujours violente. Elle ne me quittera que dans les faubourgs de ST DIE que j'atteins vers 20h 30. Cela fait 16h 15 de route durant lesquelles j'aurais supporté 10 à 11 heures de pluie. Sans crier à l'exploit, je rappellerais que nous étions quelques 800 au départ et seulement 250 à l'arrivée (chiffres à confirmer). Seule inquiétude, mes genoux étaient en compte.

Un week-end de repos sans vélo, l'application régulière de pommade puis un dernier galop d'essai dans la semaine précédant le 27 juillet me rassurèrent sur l'état de mes articulations, pour espérer réussir le dernier des cinq, la randonnée des Aravis, départ ANNECY.

J'étais encore cette fois seul, Lucien qui devait m'accompagner renonça pour raison de santé. Je le retrouvais cependant, avec Madame, la veille du départ. Ils passaient quelques jours de congé à ANNECY et nous avons passé une agréable journée.

La nuit était encore bien noire lorsqu'une longue chenille de cyclos à partir de 3h 00 quitta le stade du coteau, l'allure était cette fois raisonnable. Pas d'agitation, j'étais maintenant bien rodé à ce genre d'épreuve. La journée s'annonçait belle et certainement assez chaude. Cependant, avant de supporter la chaleur, la descente sur LA ROCHE SUR FORON et la vallée direction Col de la Colombière furent glaciales. La montée du col me réchauffa et on enchaina par La Croix-Fry, les Aravis.

Dans les premiers lacets de la descente des Aravis, je cassais mon câble de frein avant. J'ai eu sur le coup une petite frayeur mais après une réparation sommaire, la descente reprit. Mais prudence oblige, j'étais frustré de me laisser aller à la griserie de la vitesse. La montée du col des Saisies se fit d'une manière et allure régulières. Il faisait chaud et l'agglutination d'une grappe de cyclos autour d'une fontaine ne me contredira pas. Tout le monde s'asperge copieusement, même les chaussures y ont droit, les pieds sont brûlants. Le soulagement ne sera que de courte durée, il faut repartir.

Au sommet, j'ai le plaisir de rencontrer deux amis cyclos de VERNOUILLET. Nous passons un moment à échanger nos impressions qui sont dans l'ensemble identiques sur la chaleur, le superbe panorama mais aussi sur les difficultés rencontrées. Une fois franchi le Col de la Forclaz de Queige, non sans mal, je commence à apprécier le goût de la réussite. Mais celle-ci se fera encore un peu désirer, déjà par un méchant vent contraire dans la vallée après UGINE, puis la montée de la côte de TALLOIRES, dans une circulation très intense. Puis c'est la descente sur les bords du lac d'ANNECY. Il est 18 heures, mon cinquième B.C.M.F. est terminé.

Maintenant regardant mon carnet comportant les homologations, je me rends compte que mon rêve est réalisé. Cela semblera peut-être puéril, mais je suis heureux, il aura fallu parcourir des centaines de kilomètres pour pouvoir en faire un bon mille dans les meilleures conditions possibles, supporter des moments bien difficiles mais aussi pour en tirer beau- coup da plaisir et comme le chante J. FERRAT : "Mon Dieu que la montagne est belle".

Et maintenant, rêvons à nouveau.



Christian GRIFFON.
1986